



ACHILLE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

ACHILLE.
PATROCLE.
BRISÉIS.
LYDIE.
AJAX.
ULYSSE.
PHÉNIX.
ARBATE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRISÉIS, LYDIE.

LYDIE.

Nous vous revoyons donc, heureuse Briséis !
L'injuste Agamemnon, pour venger son pays,
Vous rendant au héros à qui vous sîtes plaire,
Croit que vous fléchirez d'un seul mot sa colère.

BRISÉIS.

Moi ? le vouloir fléchir ! Lydie, y pensez-vous ?
Moi, troubler le repos qu'il doit à son courroux !

* La Fontaine n'a composé que deux actes de cette tragédie d'Achille : il est probable qu'il les envoya à son ami de Maucroix, qui l'engagea à ne point continuer ; et il déféra si bien aux sages conseils de cet ami, que personne de son temps, ni même long-temps après sa mort, ne s'était douté qu'il s'était aussi essayé dans le genre tragique, jusqu'à ce que d'Olivet, éditeur de quelques-unes des œuvres de François de Maucroix, eut déposé en 1740 des manuscrits de cet auteur, parmi lesquels se trouvaient les deux actes d'Achille de la Fontaine, écrits en entier de sa main, et contenant quelques notes qui annonçaient de quelle manière il se proposait de terminer cette tragédie. Les auteurs de la *petite Bibliothèque des théâtres* ont les premiers, en 1785, publié sur le manuscrit ces deux actes inédits de notre fabuliste ; et c'est d'après l'édition qu'ils en ont donnée qu'on les a réimprimés dans toutes les éditions de la Fontaine. Nous avons collationné avec un grand soin le manuscrit autographe de ces deux actes, qui est à la Bibliothèque du Roi : ce qui nous a donné les moyens de rectifier les négligences des premiers éditeurs, et de rétablir des vers entiers qu'ils avaient omis.

Il a quitté par là l'intérêt des Atrides,
Par là laissé de Mars les fureurs homicides ;
Et lorsque seul en paix il voit même les dieux
En mortels attaquer et défendre ces lieux,
J'irai de leurs débats le rendre la victime !
Il servira les Grecs qui souffrent qu'on l'opprime !
Non, Lydie ; épargnons des jours si précieux.
Agamemnon m'a fait enlever à ses yeux :
Qui du camp s'en est plaint ? On s'est tu : ce silence,
Si Briséis est crue, aura sa récompense.

LYDIE.

Achille le jura dès votre enlèvement.

BRISÉIS.

C'est à moi d'avoir soin qu'il tienne son serment.
Le sort ne m'aura point contre lui pour complice ;
Contentons-nous qu'Ajax, Phœnix, avec Ulysse,
Députés par les Grecs, implorent son secours :
Nous-mêmes n'allons pas précipiter ses jours.
Vous savez quel destin l'attend sur ces rivages.

LYDIE.

Je ne m'arrête point à tous ces vains présages ;
On les rendra menteurs par quelque prompt départ.
Les Grecs sont-ils point las d'assiéger ce rempart ?
Quand se proposent-ils de revoir leur patrie ?

BRISÉIS.

Je ne sais ; et ces soins n'ont occupé ma vie
Que pour le prince seul qui fait mon souvenir.
Des soucis de l'état c'est trop s'entretenir :
Ne songeons qu'à nos vœux. Que fait, que dit Achille ?
Lorsque j'étais absente, a-t-il été tranquille ?
Vous parlait-il de moi ? que vous en a-t-il dit ?
Me puis-je flatter d'être encore en son esprit ?
Et Patrocle ? sans doute il est toujours fidèle ?
Je vous trouve, du moins, toujours charmante et belle.

LYDIE.

Que ce soit mon mérite ou la faveur des dieux,
Patrocle jusqu'ici me voit des mêmes yeux.
L'hymen serait déjà garant de sa constance ;
Mais, comme Achille doit y joindre sa présence,
A son retour en Grèce il veut qu'il soit remis.
Admirez qu'en amants changeant nos ennemis,
L'un et l'autre a changé son esclave en maîtresse.

Vous et moi nous étions le butin de la Grèce.
Le partage étant fait, l'un et l'autre vainqueur
S'en vint mettre à nos pieds sa fortune et son cœur :
Achille vous aimait ; Patrocle aimait Lydie.

BRISÉIS.

J'ai sujet en un point de vous porter envie :
Vous possédez entier le cœur de votre amant ;
Achille est occupé de son ressentiment ;
Sa gloire et sa grandeur sont ces rivaux.
Tant que nous le verrons sur ces rives fatales,
Je craindrai pour ses jours. Vous voyez qu'au danger,
En me rendant à lui, l'on veut le rengager.
Que les enfants des dieux vendent cher aux mortelles
L'honneur de quelques soins, bien souvent peu fidèles !
Souvent il vaudrait mieux qu'un cœur de moindre prix
De nos frères beautés se rencontrât épris,
On le posséderait entier et sans alarmes :
Au lieu que je crains tout ; tantôt le sort des armes,
Tantôt mon peu d'attraits, tantôt l'ambition ;
Et l'on n'est point d'un roi toute la passion.

LYDIE.

Vous l'êtes de celui qui joint, par sa naissance,
Au sang qu'il tient des dieux la suprême puissance.
S'il se venge, et s'il veut exercer son courroux,
Le seul motif en est l'amour qu'il a pour vous :
De votre enlèvement il poursuit la vengeance.
Il eût dissimulé peut-être une autre offense ;
Mais, ne vous ayant plus, aussitôt il fit voir
Qu'en vous seule il faisait consister son devoir ;
Qu'il vous sacrifiait l'intérêt de la Grèce ;
Qu'enfin la gloire était moins que vous sa maîtresse.

BRISÉIS.

Je l'avoue, et je crains peut-être sans sujet ;
Mais qui pourrait avoir un cœur moins inquiet ?

LYDIE.

Vous, si vous vous savez connaître un peu vous-même,
Vos vœux sont soutenus d'un mérite suprême :
Si vous savez donner à ces biens tout leur prix,
Votre amant vous devra, quoique fils de Thétis.
Nous descendons de rois : notre sang nous rend dignes
De l'hymen des héros même les plus insignes.
Je n'ai point oublié ce sang : imitez-moi ;
Croyez qu'un demi-dieu vous peut garder sa foi :
Il me l'a confirmé cent fois en votre absence.

SCÈNE II.

ACHILLE, BRISÉIS, LYDIE.

ACHILLE, à Lydie.

Je le viens confirmer encore en sa présence.

BRISÉIS.

On vous croyait, seigneur, par Ulysse occupé.

ACHILLE.

Pour vous voir un moment je me suis échappé.

LYDIE.

Je le vais arrêter, et veux que mon adresse
Vous donne le loisir de voir votre princesse.

SCÈNE III.

ACHILLE, BRISÉIS.

ACHILLE.

Oui, madame, je prends tous les dieux pour témoins
Que vous seule avez fait mes pensers et mes soins.
Je sais mal employer l'ordinaire langage
Des douceurs qu'à l'amour on donne en apanage ;
Mais croyez, au défaut d'un entretien flatteur,
Que ma bouche en dit moins qu'il n'en est dans mon cœur.

BRISÉIS.

Vous en dites assez, seigneur ; je suis contente,
Et n'osais me flatter d'une si douce attente.
Car que suis-je ? les Grecs m'ont ravi mes états :
Il ne m'est plus resté que mes faibles appas.
Ai-je droit de prétendre, esclave et malheureuse,
Que d'une ardeur constante, autant que généreuse,
Un prince tel que vous daigne me consoler,
Et qu'au titre d'épouse il veuille m'appeler ?
Vos promesses, seigneur, et cet excès de gloire,
Font que je n'oserais en douter, ni le croire.

ACHILLE.

C'est me connaître mal, que d'en pouvoir douter.
Vos traits n'ont plus besoin de me solliciter ;
Le seul devoir le fait. Je hais les cœurs frivoles :
Mes principales lois sont mes simples paroles.
Vous vous dites esclave ; et de qui ? d'un amant ?
C'est moi qui suis lié par les nœuds du serment.
Reposez-vous sur eux, attendez sans alarmes :
J'aurai devant les yeux ces serments et vos charmes.
Mon choix sera sans doute approuvé par Thétis ;
Mais son amour pour moi, l'honneur d'être son fils,
Mes états, vos conseils, votre intérêt, madame,
Arrêtent de mon cœur l'impatient flamme.
J'ai voulu prévenir, par un hymen secret,
Un doute et des soupçons que je souffre à regret.
Vous avez refusé ces marques de mon zèle ;
L'hymen vous est suspect sans pompe solennelle ;
J'y consens : nous verrons vos parents et les miens ;
Je reprendrai des Grecs vos états et vos biens ;
Ce fer m'en est garant.

BRISÉIS.

Ah ! seigneur, que la Grèce

Possède en paix mes biens, qu'elle en soit la maîtresse :
Je n'en estime qu'un ; vous l'allez hasarder :
Vous disposez de vous sans me le demander.
Je vous plais sans états, qu'importe d'être reine ?

ACHILLE.

Vous l'êtes : plaire ainsi, c'est être souveraine.
La beauté, dont les traits même aux dieux sont si doux,

Est quelque chose encor de plus puissant que nous.
Tout vous doit assurer de ma persévérance ;
N'allez point d'un hymen corrompre l'espérance.
Que si vous ne pouvez vous vaincre là-dessus,
Dès demain...

BRISÉIS.

Non, seigneur.

ACHILLE.

Je ne vous presse plus :
Attendons ; mais tâchez au moins d'être tranquille.

BRISÉIS.

Est-ce une chose, hélas ! à nos cœurs si facile ?

ACHILLE.

Vous-même, vous voulez qu'on diffère ce jour.

BRISÉIS.

Seigneur, ne cherchez point de raison dans l'amour.
J'en dis trop ; cet aveu vous déplaira peut-être.
Mais quoi ! j'ai beau rougir, mon cœur n'est plus le maître.
Ce que l'on sent pour vous ne se peut étouffer ;
Achille ne saurait à demi triompher.

Souffrez qu'après ces mots Briséis se retire...

Ne vous laissez-vous point de les entendre dire ?

Ma rougeur me confond : je sors donc ; aussi bien
Ulysse va venir, et je ne craindrais rien !

Résistez à son art, opposez-lui ma flamme ;

Opposez-lui du moins la fierté de votre âme.

Que vous importe-t-il qu'on venge Ménélas ?

Songez à vos parents, à vos destins, hélas !

Aux miens qui les suivront. J'ai pour tout artifice

Les pleurs que vous voyez : pourront-ils moins qu'Ulysse ?

Emploierai-je des traits moins sûrs de vous toucher ?

Adieu, seigneur ; gardez un courroux qui m'est cher.

Épargnez des Troyens les misérables restes ;

Laissez durer encor l'œuvre des mains célestes¹.

SCÈNE IV.

ACHILLE, PATROCLE.

ACHILLE.

Quelque fierté qu'on ait, quelque serment qu'on fasse,

Patrocle, il faut aimer. Tu me croyais de glace ;

Achille te semblait devoir tout dédaigner :

Tu vois, ainsi qu'un autre il s'est laissé gagner.

J'aime ; je suis touché, je fais gloire de l'être ;

L'heure enfin est venue, où, loin d'agir en maître,

En héros qui partout veut être le vainqueur,

Je me rends, et connais les faiblesses du cœur.

PATROCLE.

N'appellez point faiblesse un tribut légitime.

Vous vous justifiez ! aimer donc est-ce un crime ?

¹ Ces deux derniers vers, qui sont dans le manuscrit, ont été omis dans les éditions précédentes. Comme les vers de la scène IV commencent par deux rimes féminines, il y a une faute contre les règles de la versification, que la Fontaine eût fait disparaître s'il avait achevé cet ouvrage.

Seigneur, vous me semblez toujours fils de Thétis.

Loin les cœurs qui se sont de l'amour garantis,

S'il en est ! Quoi ! les dieux vous serviront d'exemples,

La beauté dans l'Olympe aura trouvé des temples,

Et vous serez honteux de lui sacrifier !

C'est bien plutôt matière à se justifier.

Votre princesse a tout, je vois tout dans la mienne ;

Et soit que de leurs traits mon esprit s'entretienne,

Soit qu'il regarde aussi leur amour, leur vertu

(Car l'un n'est point par l'autre en leurs cœurs combattu),

J'en prise la conquête : une telle victoire

Ne rend point votre cœur infidèle à la gloire.

ACHILLE.

Voici d'autres combats qui me sont apprêtés...

De quel air vient à nous le chef des députés ?

Vois son port, ses regards.

PATROCLE.

Tout parle dans Ulysse.

Ajax le suit. Que l'un découvre d'artifice !

L'autre agit sans détours.

SCÈNE V.

ULYSSE, AJAX, ACHILLE.

ULYSSE.

Vous me voyez, seigneur,

Plus encor comme ami que comme ambassadeur.

Vous souvient-il des lieux où sous un mol ombrage

On faisait, malgré vous, languir votre courage ?

De nymphes entouré, vous perdiez vos beaux jours.

Thétis d'un vain danger laissait passer le cours.

Je vous vis ; j'approchai sous un habit de femme :

De l'amour des hauts faits je vous enflammait l'âme.

On vous y vit courir : ce fut par mon moyen.

Je ne viens point ici vous reprocher ce bien :

Je ne viens que vous rendre, avec dons, la princesse,

Au nom du fier Atride et de toute la Grèce.

Ne laisserez-vous point fléchir votre courroux ?

Faut-il que nos transports durent autant que nous ?

Jusqu'au départ, du moins, suspendez vos querelles.

Songez que d'actions mémorables et belles

Vous perdez ; car chez vous vaincre et combattre est un.

Vous n'êtes pas de ceux qui n'ont qu'un sort commun :

Contents pour le remplir d'une seule victoire,

Par le devoir, sans plus, ils marchent à la gloire.

Le monde attend de vous de plus puissants efforts.

Si vous ne voulez pas séjourner chez les morts,

Par de nouveaux dangers distinguez-vous des hommes.

Hector en a semé la carrière où nous sommes.

Nous ne les cherchons plus : ils nous viennent trouver.

Ilion, qui bornait ses vœux à se sauver,

S'est rendu l'attaquant : cette superbe ville

Prétend brûler nos nefs en présence d'Achille.

Vous verrez vos amis sur la terre étendus,

Les dieux troyens vainqueurs, les dieux grecs confondus :

Cette Troie à son tour plaignant notre misère.

Voilà, voilà, seigneur, des sujets de colère.

ACHILLE.

Vous n'êtes pas réduits encore à cet état.

ULYSSE.

Et le faut-il attendre ? Est-il de potentat,

De simple Grec, qui pût se plaire en sa patrie,

Voyant de notre nom la gloire ainsi flétrie ?

ACHILLE.

Si l'intérêt des Grecs est d'employer mon bras,

Pourquoi d'Agamemnon ne se plaignent-ils pas ?

Quand ce chef a payé de mépris leurs services,

N'ai-je pas condamné tout haut ses injustices ?

Princes, je ne sais point trahir mes sentiments :

Rappelez dans vos cœurs ses mauvais traitements,

Vous verrez que chacun a sujet de se plaindre.

Endurez, j'y consens ; rien ne vous doit contraindre :

Je vous laisse venger le faible Ménélas.

En servant toutefois ces deux frères ingrats,

Est-il, princes, est-il de Grec qui se dût taire ?

J'ai fait éclat pour tous ; je veux encor le faire.

ULYSSE.

Ah ! ne rappelez point les déplaisirs passés.

Je veux qu'Agamemnon nous ait tous offensés ;

Il faut n'y plus songer, et que notre mémoire

Se charge du seul soin d'acquérir de la gloire.

ACHILLE.

Est-ce en le redoutant qu'on espère en trouver ?

La gloire est pour lui seul, il sait nous l'enlever.

ULYSSE.

Évitons donc au moins la honte et l'infamie ;

Empêchons, s'il se peut, que la Grèce ne die :

« Je suis mère féconde en enfants malheureux ;

« J'ai formé des héros, Troie a triomphé d'eux.

« Réduite à les revoir sans lauriers en leurs villes,

« Je ne souffrirai plus qu'ils quittent ces asiles ;

« Qu'ils laissent leurs foyers, et cherchent aux combats

« Un renom que les dieux ne leur accordent pas. »

AJAX.

Je saurai m'excepter de cette obscure vie,

Et veux vaincre ou mourir aux champs de la Phrygie.

Moi vivant, un berger ne sera point chez soi

Tranquille possesseur de l'épouse d'un roi.

J'aurai des compagnons à punir cet outrage ;

Vous verrez plus d'un chef tenir même langage.

D'un même esprit que tous, seigneur, soyez porté :

Nous nous sommes ligués contre cette cité ;

Si quelque Grec se plaint, qu'on remette la peine

A des temps où les dieux auront fait rendre Hélène.

Vous les aurez alors contre vos ennemis ;

Et, si vous me mettez au rang de vos amis,

Si vous trouvez qu'Ajax ait assez de vaillance,

Moi-même je vous veux aider dans la vengeance :

Aidez-nous dans ce siège, appuyez nos efforts.

Ces murs pris ou laissés, les miens et moi, pour lors

Nous vous servirons tous contre un prince coupable.

ACHILLE.

Le fier Agamemnon n'est pas si redoutable :

Mon bras y suffira, comme il a cru le sien

Capable de dompter sans moi le mur troyen.

Votre offre cependant, seigneur, doit me confondre.

AJAX.

Ce n'est pas encor là comme il faut nous répondre.

Nous verra-t-on venger un tel affront sans vous ?

ACHILLE.

Sans moi ! qui touche-t-il qu'un malheureux époux ?

L'union n'était pas si grande en nos provinces

Que nous dussions tous suivre en esclaves ces princes.

AJAX.

En esclaves ! nous, rois ! dites en compagnons.

Tenons-nous de leurs mains les lieux où nous régnons :

Le sang d'Atrée a-t-il du pouvoir sur le nôtre ?

Sommes-nous dépendants, vous ni moi, d'aucun autre ?

Ulysse voudrait-il qu'on dit qu'étant forcé

Il a de ses pareils l'intérêt embrassé ?

Non, sans doute.

ULYSSE.

Il fallait venger nos diadèmes.

L'affront fait à ces rois retombait sur nous-mêmes :

J'entr'ai dans leur parti de mon pur mouvement ;

Rien ne m'y contraignit qu'un juste sentiment.

Cette même raison vous donna même envie :

Est-elle autre aujourd'hui que dix ans l'ont suivie ?

Nous nous sommes enfin à poursuivre engagés ;

Laisserons-nous des murs si longtemps assiégés ?

Des murs qui pour jamais aux princes de la Grèce

Seraient un monument de honte et de faiblesse ?

AJAX.

Après dix ans d'assauts, s'il nous les faut quitter,

Quels peuples ne viendront chez nous nous insulter ?

ACHILLE.

Quand j'ai lieu de me plaindre, on ne me convainc guères.

Ce que vous alléguiez en faveur de ces frères,

L'un d'eux, à mon égard, le détruit aujourd'hui :

Je veux bien vous payer de raison, et non lui.

ULYSSE, à Ajax.

Seigneur, laissons à part les disputes frivoles...

(A Achille.)

Et vous, fils de Thétis, écoutez mes paroles.

Vous croyez que ce chef pour unique raison

N'a que de réparer l'honneur de sa maison ;

Qu'aussitôt contre vous il reprendra la haine ?

Vous en allez juger par ce qui nous amène.

Rempli des qualités qui vous font estimer,

Ce prince recommence encore à vous aimer.

Il ne tiendra qu'à vous d'unir vos deux familles ;

Nous vous offrons l'hymen de l'une de ses filles.

Toutes ont des appas : il vous promet le choix,
Et pour dot sept cités, dignes d'autant de rois ;
Cardamyle, la moindre, abonde en pâturages.

ACHILLE.

D'autres seraient flattés par de tels avantages ;
Pour moi je les méprise, et je ne veux le nom
D'ami, ni d'allié du fier Agamemnon.
Qu'il garde ses cités, ses présents, et sa fille ;
On ne me verra point entrer dans sa famille ;
Non même s'il m'offrirait sept empires divers,
Non quand on m'offrirait en dot tout l'univers.

AJAX.

Vit-on jamais colère à la vôtre pareille ?

ULYSSE.

Pensez-y, croyez-nous ; que la nuit vous conseille.

ACHILLE.

Le conseil en est pris.

AJAX.

L'est-il ? Nous vous laissons.

ULYSSE.

Pent-être Briséis appuiera nos raisons,
Et sur le cœur d'Achille étant toute-puissante,
Du respect de nos chefs sera reconnaissante.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ACHILLE, PHOENIX, ARBATE.

PHOENIX.

Dois-je croire, seigneur, qu'Ulysse ait vainement
Essayé d'adoucir votre ressentiment ?
On dit plus : vous partez, votre flotte nous quitte.
Les Grecs n'ont, après tout, rien fait qui le mérite.
Mais vos amis, mais moi ; car Phœnix en ceci
Prétend avoir à part ses intérêts aussi.
Je vous ai dans mes bras porté dès votre enfance.
Quand vous eûtes passé ce temps plein d'innocence,
Une jeunesse ardente exigeait d'autres soins ;
Je les pris avec fruit : vos faits en sont témoins.
Le succès de ces soins devait, en récompense,
Donner à mes conseils chez vous plus de créance ;
C'est le prix que j'en veux. Peut-être vous croyez
Par quelque amour pour moi me les avoir payés.
Il est vrai, vous m'aimiez pendant votre jeune âge :
Aujourd'hui j'en demande un nouveau témoignage.
Ceux que vous m'en donniez, quand d'un air gracieux,
Enfant, vous ne tourniez que sur moi seul vos yeux ;
Ceux que j'en recevais, lorsque votre jeunesse,
En ne me cachant rien, me comblait d'allégresse,
Ne me suffisent pas aujourd'hui que je voi

De ce fatal courroux les Grecs se prendre à moi.
« Que ne lui donnait-il une humeur moins farouche ? »
Voilà ce que l'on dit d'une commune bouche ;
Et de tous les malheurs prêts à tomber sur nous,
C'est votre gouverneur qu'on accuse, et non vous.

ACHILLE.

Je n'ai point oublié vos soins et votre zèle :
J'en conserve dans l'âme un souvenir fidèle ;
Mais ne prétendez pas que, contre mon honneur,
L'amour que j'ai pour vous me fléchisse le cœur.
Si vous en attendiez de pareils témoignages,
Vous deviez m'enseigner à souffrir les outrages.
L'avez-vous fait ?

PHOENIX.

Seigneur, j'ai fait ce que j'ai dû ;
Et vous n'avez que trop à mes vœux répondu.
J'approuve la fierté ; mais enfin, les injures
Se peuvent réparer : elles ont leurs mesures.

ACHILLE.

Un cœur comme le mien ne leur en peut donner.

PHOENIX.

Il le doit : la grandeur consiste à pardonner ;
Jamais ce sentiment n'a de gloire flétrie.
Je ne vous voulais point alléguer la patrie,
Me flattant d'un crédit que je devrais avoir,
Et voulant sur votre âme éprouver mon pouvoir ;
Je dédaignais aussi les adresses d'Ulysse.
Honteux qu'il nous fallût employer l'artifice,
Sans ce secours les Grecs vous parlent par ma voix :
« Nous venons, disent-ils, implorer vos exploits,
« Seigneur, ils nous sont dus, et nos propres exemples
« Ont accru la valeur qui vous promet des temples. »

ACHILLE.

Je ne dois qu'à vous seul. En vain devant les yeux
On me met du public l'intérêt spécieux :
Comme si Sparte était la Grèce tout entière !
Les lieux où Ménélas a reçu la lumière,
Ceux encore où l'on voit ces frères obéis,
Ont eu part à l'outrage, et non point mon pays.
Cependant j'accourus pour eux à cette guerre ;
Pour eux je vins chercher la mort en cette terre.

Je n'avais nul sujet de haïr les Troyens :
Pâris m'a-t-il ravi mes amours, ni mes biens ?
Agamemnon l'a fait ; c'est Argos, c'est Mycène,
Qui devraient ressentir les effets de ma haine.
Laissons-les : leur monarque est encor trop heureux
Que je n'apporte ici nul obstacle à ses vœux.

A l'entour de ces murs je vous laisse combattre ;
Les dieux les ont bâtis, nous voulons les abattre.

PHOENIX.

Ces mêmes dieux les ont à périr condamnés.
Et puis, cette raison qu'à tort vous me donnez,
S'il faut vous en parler sans que l'on dissimule,
Dans le cœur des humains jette peu de scrupule.

Enfin, quand ces raisons ne vous pourraient toucher,
Songez au long repos qu'on peut vous reprocher.
Lorsque chacun de nous à l'envi se signale,
Que les soldats ont même une ardeur sans égale,
Achille est dans sa tente, et donne à Briséis
Les moments qu'il devrait donner à son pays.

ACHILLE.

Phœnix, je vous arrête ; on sait quel est Achille.
Qu'il aime, et qu'en sa tente il demeure tranquille,
Tout est égal ; j'ai trop établi mon renom :
Je l'étendrai plus loin. Je veux qu'Agamemnon
Me satisfasse enfin, non point par des paroles ;
Ses excuses, ses dons, ses offres sont frivoles.
Aussitôt qu'Ilion sera pris ou laissé,
Il verra ce que c'est de m'avoir offensé.
Que tous vos chefs unis embrassent sa défense,
J'en ferai d'autant plus éclater ma vengeance.
Quiconque entreprendra d'entrer dans nos débats
Attirera sur soi ma colère et mon bras.

PHOENIX.

Qu'entends-je ? à quel excès monte votre colère !
Vous attaquez la Grèce, une seconde mère !...
O destins ! quels forfaits ont mérité ces maux ?
Nous rejetez-vous en d'éternels travaux ?...
Bienheureux Ilion, nous te portons envie !
Je ne vois point les tiens déchirer leur patrie.
Puisse Phœnix mourir dès qu'on t'aura vaincu !...
Après ce que j'entends, seigneur, j'ai trop vécu.
Je m'en retourne au camp.

ACHILLE.

Quoi ! sitôt ? Ah ! mon père,
Avez-vous en horreur un fils qui vous révère ?
Je pars demain ; venez honorer notre cour...
Accordez-moi, du moins, le reste de ce jour.
A l'entour de ces murs tout est calme et tranquille ;
Je n'entends aucun bruit au camp, ni dans la ville :
L'aurore est avancée ; Hector eût pris ce temps,
S'il eût voulu sortir avec ses combattants.
Aux fatigues de Mars donnez quelque relâche :
Demain vous reprendrez cette pénible tâche...
Mais que nous veut Patrocle ? Il accourt...

SCÈNE II.

PATROCLE, ACHILLE, PHOENIX, ARBATE.

PATROCLE.

Les Troyens
Ont laissé de leurs murs la garde aux citoyens ;
Leurs guerriers vont sortir pour finir la querelle.

PHOENIX.

Adieu, mon fils ; je vais où le danger m'appelle.
Plût aux dieux que ce fût seulement par devoir !
Vous venez d'y mêler encor le désespoir.

ACHILLE.

Ah ! mon père...

PHOENIX.

Est-ce à moi qu'un nom si doux s'adresse ?
On m'attend : nous allons combattre pour la Grèce ;
C'est à vous de nous suivre, ou de m'abandonner.
Vous n'avez qu'un moment pour vous déterminer.
(Il sort.)

SCÈNE III.

ACHILLE, PATROCLE, ARBATE.

ACHILLE.

Dis-moi, me plains-je à tort ? L'enlèvement d'Hélène
Occupe jusqu'aux dieux ; après dix ans de peine,
Celui de Briséis est encore à venger.
Maintiendrai-je un parti qui me laisse outrager ?
Non. Phœnix toutefois m'a touché, je l'avoue ;
Mais que faire ? Un démon de nos pensers se joue.
Contre les Phrygiens j'employais mes efforts ;
Les dieux ont dans mon cœur jeté d'autres transports :
Car, après tout, j'exerce un courroux légitime.
La plupart de nos chefs ont beau m'en faire un crime,
L'affront dont leur parti veut être satisfait
Importe beaucoup moins que le tort qu'on m'a fait.
Qu'ils achèvent sans moi l'entreprise de Troie !
Tant qu'ils soient sur le point de devenir sa proie,
Qu'Agamemnon l'avoue, et qu'Ilion ait mis
Dans le dernier malheur mes derniers ennemis,
En présence des dieux je le proteste encore,
Mon bras refusera le secours qu'on implore.
Allons dans nos états attendre ce moment ;
Nous serons aujourd'hui spectateurs seulement.

PATROCLE.

Vous le pouvez, ces champs sont pleins de vos trophées ;
Il n'est point d'actions qui n'en soient étouffées.
Pour moi, me siérait-il de n'être que témoin
D'un combat dont je sais que ma gloire a besoin ?
Je n'ai point assez fait ; mon cœur doit se le dire.
Ce n'est pas que Patrocle aux premiers rangs aspire
Toutefois... Mais que sert enfin de souhaiter ?
Pour survivre à soi-même, il faut exécuter.
Des ombres du commun le favori d'Achille,
Confondu chez les morts, suivrait la tourbe vile !
Permettez-lui, seigneur, de se rendre aujourd'hui
Digne de l'amitié que vous avez pour lui.

ACHILLE.

Va, ton projet est beau : non que ta renommée
Parmi les nations ne soit déjà semée ;
Tu peux dès à présent ne mourir qu'à demi :
Je me fais un honneur de t'avoir pour ami.
Suis pourtant ton dessein : je te loue, et moi-même
Je me dois applaudir du choix de ce que j'aime.
Patrocle et Briséis consolent mes chagrins :
Veillent les dieux unir quelque jour nos destins !